

## Recherches sociographiques



Benoît LACROIX, *La religion de mon père*

Malcom Spicer

La famille

Volume 28, numéro 2-3, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056308ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056308ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Spicer, M. (1987). Compte rendu de [Benoît LACROIX, *La religion de mon père*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 452–457. <https://doi.org/10.7202/056308ar>

bonne ration d'humour. Les experts sont réputés pour leur « imbuvable jargon » (p. 67). Il ne faudrait pas laisser « les chercheurs et les rédacteurs de thèses » acquérir le monopole du sujet.

« La recherche sur le suicide est si considérable et elle implique tant de "beaux esprits" et tant de "compétences universitaires" qu'on ose à peine se dire à soi-même — et à voix basse — qu'elle ne vaut pas cher. C'est pourtant, tout complexe d'infériorité mis de côté, ce qu'il faudrait dire. D'heureuses exceptions, bien sûr, mais l'ensemble est décevant. Ailleurs autant et plus qu'au Québec. » (Pp. 120s.)

Voilà du Laplante bien « planté ». Les études de qualité sont en effet très rares. Il faut pourtant regretter que l'auteur n'ait pas mentionné l'une des meilleures, celle de Jean BAECHLER (*Les suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1981). Ce doctorat d'État, en sa deuxième édition, se tient à une respectable distance du jargon habituel, ce qui prouve que les meilleures œuvres savantes ne sont pas nécessairement incompréhensibles.

*Le suicide* de Laplante est un petit livre de vulgarisation qui, espérons-le, rejoindra le grand public. La communauté scientifique y trouvera un regard neuf sur ce qu'il faut penser du problème et du savoir accumulé depuis quelques décennies. Les « intervenants » y apprendront qu'il n'est pas toujours sage d'intervenir. Les pistes de recherche suggérées en guise de conclusion devraient être retenues par ces « batteries de chercheurs [qui] ne savent quoi chercher ». Même si les résultats d'éventuelles enquêtes risquent de mettre en cause les « acquis » de la révolution morale que nous avons réalisée depuis un quart de siècle...

Serge GAGNON

*Centre de recherche en études québécoises,  
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Benoît LACROIX, *La religion de mon père*, Montréal, Bellarmin, 1986, 306p.

Semblable à la Bible, *La religion de mon père* est un recueil de textes variés et originaux décrivant une culture distincte dont les racines sont aussi riches et profondes de signification que toute autre dans l'histoire du développement humain. La vie culturelle qui s'est développée le long du Saint-Laurent est aussi intense et vibrante que le fleuve dont elle a hérité le nom. Le Tigre, l'Euphrate, le Jourdain, le Nil, la Seine, la Tamise ou l'Hudson paraissent petits devant ce géant, si ancien et pourtant si jeune. Divisant son territoire en rives, tels l'Égypte et Israël, comme du reste le fait la baie James, la baie d'Hudson ou les baies de l'Arctique et de l'Atlantique, le Saint-Laurent relie tout ce qu'il sépare et donne corps à cet ensemble où il nourrit la vie et la liberté.

Je me souviens encore avoir remonté ce fleuve jusqu'à l'Île de Montréal sur un bateau de croisière russe et d'avoir entendu s'élever, des berges du Saint-Laurent, le murmure d'une poésie et d'une industrie à nulle autre pareilles; la métaphore sociale quelque peu anachronique du bateau russe se dissipa bientôt lorsque la culture vivante du

fleuve, accueillante et apaisante, s'ouvrit à ceux qui venaient de traverser cet autre fleuve mythique, l'océan Atlantique. C'était, dans notre esprit, comme si nous débarquions de nouveau en Chine, pays aux richesses fabuleuses où les métaphores sociales se métamorphosent sans fin comme les vagues de la mer dont les vents se jouent.

Il y avait beaucoup d'enfants et de lumières, les rues étaient larges et le français trônait comme religion populaire à Montréal. C'était il y a fort longtemps, quand j'ai remonté le Saint-Laurent pour accoster à Montréal. Aujourd'hui, cela n'a pas changé et le français demeure la religion populaire. L'électricité continue de faire fonctionner les postes de télévision, les stéréos, les vidéos, les ordinateurs et le chauffage. Les automobiles roulent toujours à l'essence même si, comme le métro, elles pourraient elles aussi rouler au fil du courant ; c'est tellement plus propre. Ce « pouvoir », d'ailleurs, de même que les ressources, appartient au peuple. L'État est un mythe dépassé, remplaçable maintenant par l'ordinateur et le peuple. Comme c'est le cas dans toutes les cultures, cependant, le dollar courant continue de jouer le rôle, apparemment nécessaire, d'une religion universelle, alors que le français, vestige vivant, constitue la version locale de la langue/religion qui réunit le peuple... son électricité.

Il y a longtemps déjà, la religion universelle était l'anglais ; devenue classique, il ne reste de cette religion populaire en voie d'extinction qu'un chant populaire, le *rock and roll* ; il ne reste que la poésie, celle de Bob Dylan ou encore celle de John Lennon, qui fut immolé à Manhattan le 8 décembre 1980, jour de la fête de l'Immaculée Conception. C'est maintenant une religion globale, celle de la paix et de la prospérité pour tous, de la lumière et de Jésus, qui constitue la religion universelle. Comme Marx, Jésus a fait l'histoire, mais il a fait l'histoire pour la dépasser en faveur d'une vision du monde valable pour toute l'humanité. L'outil de cette religion globale est l'ordinateur, l'électricité est sa technologie alors que sa théologie, sa manière de penser, repose, comme c'est le cas pour la Trinité, sur la communication circulaire instantanée ayant en vue la paix, l'amour, l'harmonie, la force et la compassion.

Le Fleuve de cette religion est l'Espace, et sa science, en tant que manière de penser, coïncide avec sa théologie. Le dogme, la loi, la doctrine de la religion globale, son TAO, est que tous doivent être mobiles partout et toujours, et que tous doivent être totalement « informés ». Dieu existe si l'on y croit et n'existe pas si l'on n'y croit pas ; tout cela est relatif et automatique, aussi biblique que l'imagination active, cette alchimie médiévale de la méditation qu'a explorée saint Albert le Grand, le maître de saint Thomas d'Aquin, lui-même sublime commentateur de saint Augustin d'Afrique. Il n'y a pas de vie éternelle après la mort, parce que personne ne sait exactement où nous sommes dans l'Espace ; et toutes les religions sont semblables en leur fond, des sortes de voyages touristiques qui ne divergent que dans le détail. La nouvelle religion globale mène à une résurrection globale dans l'esprit biblique de mansuétude pour tous les peuples et toutes les cultures.

Parce qu'elle a su s'adapter, la religion catholique est restée, dans la culture de la vallée du Saint-Laurent, une religion populaire. À l'heure actuelle, elle passe progressivement des mains d'un clergé d'élite, âgé mais puissant, aux mains d'un peuple de bons vivants ; exerçant à leur tour un certain pouvoir, ceux-ci ont une attitude religieuse envers le matérialisme et parlent français, bien qu'ils soient Américains, riches et chaleureux. Cette religion est devenue l'histoire du peuple de la vallée, histoire dont témoignent les multiples clochers parsemés le long du fleuve ; symboles artistiques juchés dans le ciel et

destinés à sauvegarder les valeurs sociales comme dans les rituels anciens, les nombreux clochers de l'Île de Montréal n'empêchent pas les gens de rêver à la Floride, pas plus qu'ils ne les empêchent d'y aller pour jouir du soleil et de la plage.

Bien que Dieu soit passé au second plan dans ce culte populaire de bons vivants (tranquilles et confortables en dépit de leur peur de la maladie, de la vieillesse ou de la catastrophe mondiale), il s'agit toujours de la religion catholique, c'est-à-dire de la Cadillac des religions, de la religion universelle, de la religion qui, comme toutes les religions maintenant, est la même sur tout le globe. Mais, en même temps semble-t-il, aucune n'est pareille à celle de la culture de la vallée du Saint-Laurent. Sur la photographie qu'a faite Michel Laliberté, o.p., de l'église de Saint-Michel-de-Bellechasse (p. 11), l'église semble pencher vers la gauche, en direction du fleuve. Cette image ressemble à une toile récente du peintre Jesu de Vilallonga ; elle évoque la stabilité des temps passés et les rêves devenus réalités.

La religion catholique, une religion mondiale, n'est pas confinée à une seule langue ; elle les embrasse toutes. Il lui reste encore à apprendre celle de l'ordinateur et à l'utiliser pour amasser ses fonds, comme le font les agences de cartes de crédit. L'usage de plusieurs langages fait partie intégrante de la doctrine catholique. La langue française, cependant, constitue la langue/religion de la culture du Saint-Laurent, même si cette culture est catholique. Plusieurs autres langues y sont pourtant parlées, comme par exemple le chinois, le grec, etc. Peut-être qu'à mesure que nous avancerons dans le XXI<sup>e</sup> siècle, la langue/religion française sera remplacée par une autre, arbitrairement, aussi arbitrairement qu'une religion centrée sur le clergé a été remplacée par une religion constamment remodelée par les masses. Qui sait à quoi s'en tenir avec cette culture ? De toute façon, ce qui compte, c'est qu'elle soit bien en vie et qu'elle fasse enfin l'objet d'études érudites ; il y a là, dans notre cour pour ainsi dire, une véritable mine d'où tirer l'or fin d'une grande érudition, l'équivalent du protestantisme pour la tradition académique allemande. Benoît Lacroix figure parmi les autorités mondiales sur le sujet, en particulier à cause de la filiation de la culture canadienne-française avec celle du Moyen-Âge et avec son destin religieux. Partout, dans son œuvre, on retrouve la vieille attitude du stoïque devant la réalité, cette omniprésente perspicacité historique qui fait ressortir la dimension humaine, poétique, humoristique, linguistique, sémiologique et sociologique de cette totalité.

À cause du succès et de la stabilité relative de leur culture, les gens de la Vallée en sont venus à prendre pour acquis toutes ces richesses qu'ils ont à se partager ; quand on considère combien de gens démunis sur cette planète vivent dans des conditions inhumaines, nous pouvons dire qu'ils vivent dans un rêve. De la même manière, nous sommes inconscients des énormes bénéfices qu'une poignée d'hommes tirent des industries de la guerre et de l'asservissement humain, réalités étrangères à la culture de la Vallée et incompatibles avec son orientation vers la paix, le paradis et Jésus, cette intemporelle figure de Bouddha, symbole du soi (voir, par exemple, pp. 184ss) ; cette orientation à Jésus (à la personne éclairée et consciente), à Marie et à la bonne et longue vie qu'on ne vit qu'une seule fois se manifeste d'ailleurs dans la fête catholique, fête de la joie et non de la souffrance : « La valeur de la fête catholique augmente du fait qu'elle est déjà et avant tout une fête communautaire, une fête sociale, une fête démocratique et universelle. » (P. 113.) Cela est vrai aussi pour la Fête nationale en l'honneur de saint Jean-Baptiste, celui qui a baptisé Jésus et qui en a fait un symbole vivant d'humanité et de liberté, celui qui nous vaut à chaque année un jour férié, payé et assuré ; ce congé, d'ailleurs, devrait durer tout

l'été, tellement l'hiver long et froid d'ici contraint au dur labeur et au perfectionnement humain.

Quiconque a des racines dans cette culture catholique et française du fleuve Saint-Laurent (maintenant une partie de la culture mondiale) ressentira un profond sentiment de nostalgie en lisant *La religion de mon père*. Dans une remarquable première partie, Benoît Lacroix retrace l'histoire de la culture de la vallée du Saint-Laurent et reconstitue le personnage historique et social de son propre père, à la façon dont l'auteur de la Genèse a fait histoire de son Abraham. L'antique tradition hébraïque dit que Dieu lui-même est l'auteur de la Torah et c'est sur cette représentation imaginaire de leur histoire que les Hébreux ont construit leur culture. *La religion de mon père* relève de la littérature authentique, même s'il s'agit d'une littérature historique et locale, spécialisée, même s'il s'agit d'une spécialité. Le titre de l'ouvrage, à connotation archétypique, provient de la première partie du livre. *La religion de mon père* traite de la religion catholique mondiale et de son développement historique, artistique, social et commercial dans la région du Saint-Laurent. Les sections et chapitres du texte s'agencent bien ensemble et présentent, comme au fil du courant, un harmonieux cortège de réflexions sur le Dieu fabuleux de cette culture, ses fêtes religieuses, ses festivités, ses chansons, ses danses et ses lieux sacrés. Y défilent aussi l'Oratoire Saint-Joseph (cette autre petite montagne qui rivalise avec l'Université de Montréal), l'humour, la religion populaire, la vie et la mort des religions ainsi que les inquiétudes millénaristes soulevées par l'an 2000. Son index thématique est une innovation ingénieuse par les temps qui courent.

L'œuvre de Benoît Lacroix entrelace le passé, le présent et l'avenir d'une façon très augustinienne. Pareille à la culture, elle suscite par des évocations un éveil de la mémoire : « Je me souviens. » Lorsqu'on la lit attentivement, elle porte à réfléchir et permet de voir jusqu'à quel point la nouvelle théologie est « touristique », de voir jusqu'à quel point la théologie (une manière de penser) ressemble aux autres disciplines académiques, aux sports, aux corporations, aux modes d'échanges, qui ne sont tous, finalement, que des produits de la psyché humaine et de ses préoccupations passées, présentes et à venir ; toutes ces choses sont des religions.

*La religion de mon père*, exemple d'une quête de son propre passé et de ses implications ultérieures, subsistera aussi longtemps que le fleuve continuera de couler. Les ressources appartiennent au peuple. Le chômage, argument de choix brandi par plusieurs de façon immorale pour susciter la peur, la honte, l'angoisse et l'insécurité est un faux problème, tout comme est un faux problème la question de l'existence « historique » de Jésus, et il sera, comme ce dernier, éliminé par le cours civilisé du changement, par la fin des illusions et par la science. Cependant, il aura servi à amorcer le changement, il aura servi à forcer la transformation du « simple travailleur » (du « simple banquier » ou du « simple quidam ») en un individu conscient, mûr et maître de ses ressources. Personne, encore moins les gens de la Vallée, ne devrait être traité comme simple travailleur. Les ressources appartiennent au peuple, autant les rivières et les arbres que la culture. Tous ceux qui m'aiment aiment mon père, qui est dans les cieux et qui aime Marie, ma mère. Tous ceux qui participent à la culture de cette Terre promise, devenue mythique par son art et ses légendes, méritent bien de longues vacances, comme en famille, autant durant l'été qu'au début de l'hiver, durant la période des Fêtes, au solstice. Une telle attitude de confiance et une répartition ouverte et équitable du pouvoir

engendre un esprit de travail et de ferveur analogue à celui de la culture japonaise ; celle-ci, soutenue par un bouddhisme remis à jour, amène les gens à développer un sens de la perfection dans le travail. Dans le cas des habitants de la Vallée, cela se fera sans le stress qui caractérise le modèle japonais, mais plutôt, conformément aux traditions liées à la langue française, avec un amour et une chaleur toute démocratique ; et tout comme le chercheur, l'artiste et l'artisan, chacun prendra plaisir à son travail.

Je connais bien certains aspects de la civilisation occidentale, en particulier sa théologie, mais, mises à part certaines notions géographiques, je connais plutôt mal la culture des habitants de la Vallée. Je ne comprends pas vraiment leur langue/religion, le français, sinon par certaines de leurs œuvres d'art impressionnistes. Mais, même avec une connaissance superficielle, la culture française porte à la réflexion, en particulier cette version dont Benoît Lacroix nous présente ici les mille facettes. Profondément versé dans ce domaine, il n'en demeure pas moins un expert des cultures médiévale et classique, ainsi qu'un grand connaisseur de l'art vocal. Son livre, *La religion de mon père*, un succès dont le tirage initial est déjà épuisé, fait désormais partie, sur les rives du fleuve Saint-Laurent, de notre excellent héritage culturel.

L'ouvrage de Benoît Lacroix peut facilement être analysé selon les quatre fonctions du mythe énoncées par l'éminent spécialiste de la mythologie (un terme générique pour théologie) qu'est Joseph Campbell, grand ami de feu Mircea Eliade. (Joseph CAMPBELL, *The Way of the Animal Powers. I. Historical Atlas of World Mythology*, San Francisco, Harper & Row, 1983, pp. 8ss.)

1. L'expérience métaphysique, spirituelle, esthétique et mystique de l'univers fonde une manière de penser, une théologie, en l'affectant, par exemple, d'un coefficient de surréalité. Ainsi, Benoît Lacroix décrit, à la page 96, l'archétype du père et le « surréalisme » populaire tel qu'il s'exprime dans des chants qui font de sa terre une terre promise, une Terre.

2. L'expérience cosmologique, scientifique et comportementale de l'univers observé donne naissance à un savoir pratique, à une science, chaque nouvelle observation, disons celle d'Einstein, ouvrant sur un nouvel âge, ici l'âge atomique. Benoît Lacroix présente d'emblée, avec humour et en détail, les sentiments religieux d'un peuple en transition de sa culture et de sa religion paysanne d'origine vers son avenir dans un monde pluraliste, interdisciplinaire, informatisé, commercial et scientifique, monde où les Églises, tout comme les institutions bancaires, changent. (Les deux institutions sont des métaphores analogues du comportement humain. Voir : *L'altérité : vivre ensemble différents, approches pluridisciplinaires*, sous la direction de Michel GOURGUES et Gilles-D. MAILHIOT, Montréal, Bellarmin, 1986.)

3. L'expérience sociologique, politique, économique et écologique façonne une forme de vie communautaire, un type de famille, de collectivité et de religion, locale ou globale, et donne lieu, par exemple, à notre démocratie sociale contemporaine, changeante, ouverte sur la paix et l'harmonie, sur la concorde et le civisme et non plus sur des mesures répressives tel le maintien de l'ignorance. Benoît Lacroix, en bon érudit dominicain, prend la démocratie comme thème directeur de son œuvre et le traite dans l'esprit d'allégresse et de liberté d'un Nouveau Testament contemporain. L'Église et le peuple y sont soustraits aux cadres de la métaphore hiérarchique traditionnelle clergé/laïque, pour nous être présentés sous l'aspect d'une société dynamique et libre, axée sur les

ressources partagées, la connaissance, la paix et la responsabilité pour autrui, en particulier pour les enfants.

4. Du psychologique, de l'individuel, du génie et de la souffrance qui l'accompagne, du pédagogique, découle la structure du comportement de la personne humaine dans sa vie sociale et personnelle ; on pense ici à la vision alchimique/médiévale développée par C.G. Jung et Marie Louise Von Franz concernant le processus d'individuation et d'intériorisation des projections, concernant le refus de la violence et de la haine ainsi que le désir de paix et d'ordre, tel Jésus, même si, comme John Lennon, il fut assassiné. Dans *La religion de mon père*, Benoît Lacroix parle du pacifisme de la culture populaire des berges du Saint-Laurent et du français, langue/religion. Une connaissance approfondie de la théologie (une manière de penser) pourrait porter d'aucuns à faire la guerre ; mais « l'autre », l'autre véritable, fait la paix. Assurément, l'avenir se trouve toujours auprès de l'autre véritable, auprès d'un autre réalisme.

Malcolm SPICER

*Département d'études théologiques/  
Département de religion,  
Université Concordia.*

Paul-André TURCOTTE, *Les chemins de la différence. Pluralisme et aggiornamento dans l'après-concile*, Montréal, Bellarmin, 1985, 192p.

La sociologie québécoise des religions a repris son essor depuis quelques années, après une brève traversée du désert. Un des principaux artisans de ce renouveau est le sociologue Paul-André Turcotte, clerc de Saint-Viateur, enseignant à l'Université Saint-Paul. Sa thèse de doctorat, présentée à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, et remaniée par la suite, a été publiée en 1981 aux éditions Bellarmin sous le titre : *L'éclatement d'un monde. Les Clercs de Saint-Viateur et la Révolution tranquille*. Cet important ouvrage analysait l'influence de la Révolution tranquille sur une des principales congrégations religieuses de chez nous. On doit aussi à Turcotte l'excellent numéro spécial de *Social Compass* sur le thème « Religions et nationalismes. Canada et Québec », réalisé en 1984 en collaboration avec le politicologue de l'Université Laval Jacques Zylberberg. Voici qu'il poursuit en 1985 avec un autre livre, *Les chemins de la différence*, sur le processus de sécularisation qui a affecté sa communauté religieuse dans la période après Vatican II et la Révolution tranquille. Son point de départ dans ce nouveau livre est encore sa propre congrégation, mais il étend cette fois son analyse socio-historique à d'autres communautés religieuses masculines et féminines québécoises.

En se basant sur les idées des sociologues Peter Berger et Thomas Luckmann, retravaillées par Jean Séguy, ainsi que sur plusieurs concepts d'inspiration webérienne, Turcotte étudie la question du pluralisme et de l'*aggiornamento* chez les religieux enseignants. Il analyse la réorganisation des communautés religieuses enseignantes avec l'arrivée de la sécularisation relative de l'éducation, l'irruption du syndicalisme dans les